

CHU de Caen : « du bon et du moins bon »

mardi 12 août 2008

Après une intervention chirurgicale, l'ancien ministre socialiste Louis Mexandeau livre son témoignage sur le grand hôpital de Caen. « Au sortir du CHU de Caen, à la suite d'une intervention classique, je tiens à rendre hommage au dévouement, à la gentillesse et au professionnalisme du personnel médical et paramédical [...] Pourtant, sont palpables les difficultés en personnel et en matériel que rencontre le système français de santé. Combien de temps pourra-t-il les compenser par les qualités évoquées plus haut ?

Comme contre-preuve de cette qualité d'un service public menacé, je me dois de signaler deux secteurs défailants dont l'un, au moins, a été affermé au privé. Je veux parler du téléphone et de la nourriture.

Les parents, les amis qui s'inquiétaient de mon sort ou voulaient me dire leur sympathie peuvent en témoigner : pendant un week-end, il fut presque impossible de m'atteindre, sauf à s'acharner pendant des heures entières. Christian Piélot, mon ancien suppléant, a commencé l'exercice à 9 h pour enfin m'obtenir à 11 h 30, par le détour de la ligne des infirmières. Il paraît que ce week-end, il y eut des « dysfonctionnements ». Mais l'ancien ministre des PTT que je suis ne peut que frémir en songeant que, derrière ces défaillances, il y a l'angoisse grandissante des proches et l'inquiétude des patients.

D'autant qu'il est facile de constater que la seule, l'unique préoccupation de l'officine incrustée dans le hall d'accueil du CHU et qui « gère » le téléphone et la télévision est de faire rentrer l'argent dans ses caisses. Tout fonctionne mal, sauf la voix bidulaire qui vous invite, suavement, à remettre des thunes dans le bastringue. Bref, on a compris que le service aux malades et aux familles ne pèse rien ici face à l'avidité proclamée.

Même contraste à l'égard d'un service autrefois plus acceptable, celui de la nourriture. Elle est insipide et nulle. Certes, je ne m'attendais pas à retrouver les saveurs du *Carlotta*. Mais quand même ! Sous la pellicule embuée de ces barquettes dont on imagine le parcours entre le congélateur et le micro-ondes, c'est le règne de l'indétermination avouée. On fonctionne dans le générique. « Volaille » ? Vos papilles sont de peu de secours pour savoir s'il s'agit du poulet de batterie, de la pintade d'élevage ou de l'autruche d'abattage. « Poisson » ? On ne s'attend, certes, ni au turbot ni à la sole mais, après avoir procédé à un chétif prélèvement, j'ai cru deviner qu'il s'agissait sans doute de « tacaud » ou de « gaude » que les femmes des pêcheurs de Port-en-Bessin abandonnent volontiers à leurs chats, quand ceux-ci ne sont pas trop exigeants. Le reste est à l'avenant de ce néant de goût. Seules exceptions, le petit-déjeuner du matin et le potage du soir. Mais justement, on me dit qu'ils sont encore préparés sur place, à l'ancienne manière.

Le service public, on le voit, ce n'est pas de l'idéologie ou une théorie archaïsante. C'est du pratique, du quotidien qui sait combiner efficacité, qualité et respect des hommes. »